

# Introduction à la Philosophie du Langage

Alain Lecomte

Université Paris 8 - Vincennes-Saint-Denis

Licence de Sciences du Langage

## 1 Sens et dénotation

### 1.1 Introduction

La tradition logicienne depuis les stoïciens et les logiciens médiévaux a voulu considérer le signe comme une relation entre un symbole et une chose dénotée (ou "désignée"), autrement dit un lien entre le monde des mots et celui des choses. Cette conception revient à voir dans le langage essentiellement un moyen de représenter la réalité. Elle a son intérêt pour beaucoup de philosophes (en particulier les nominalistes) parce qu'elle évite de postuler l'existence d'entités qu'on trouve en général mystérieuses comme les *significations* : c'est la position notamment de W.V.O. Quine, le philosophe américain le plus influent du XXe siècle. C'est aussi le point de départ de Gottlob Frege, mais nous allons voir que, bien vite, ce dernier va s'en éloigner en proposant une critique plutôt radicale de cette théorie *naïve* de la signification.

Notons d'abord une position de Frege, qu'il partage avec un autre grand philosophe de son siècle, Edmund Husserl, il s'agit de l'*antipsychologisme*. Les philosophes logiciens pré-fregéens avaient tendance à considérer comme prépondérant le rôle des représentations mentales dans la logique. Pour eux (ainsi de John Stuart Mill ou de George Boole), la logique était issue du fonctionnement de notre esprit et donnait les lois de fonctionnement de ce dernier (d'ailleurs le livre majeur de Boole, celui où il a jeté les bases de la logique mathématique qu'on utilise encore aujourd'hui dans la conception des ordinateurs, était intitulé *The Laws of Thought*). Or comme Kant l'avait déjà remarqué, il est impossible de faire dériver la logique des lois de notre esprit car selon quelles lois alors pourrions-nous juger de la méthode servant à effectuer cette dérivation ? Quelle Logique d'ordre supérieure peut valider le discours qui fait dériver les lois de la logique de celles de l'entendement ? Husserl proposera une Logique Transcendantale, autrement dit une autre "logique", la "vraie" en quelque sorte, mais qui ne peut en aucun cas être basée sur les

comportements psychologiques que nous observons dans nos raisonnements "naturels". Selon Kant, il en allait d'ailleurs de même pour la morale : comment pouvons-nous tirer de la nature les règles de la morale si nous admettons qu'elles guident aussi notre rapport à la nature ? La logique et la morale, sont des disciplines normatives et les normes ne sauraient être déduites du réel empirique, les lois de la logique ne sont donc pas "psychologiques", elles "surplombent" la psychologie, comme elles le font pour toutes les autres sciences. D'autre part, selon Frege, les objets mathématiques (les nombres par exemple) ne sont pas des contenus empiriques (tirés de l'expérience). Si nous avons bien une intuition des petits nombres (1, 2, 3, 4..), ce qui est d'ailleurs confirmé par les recherches d'aujourd'hui sur le sens des nombres (cf. les travaux de S. Dehaene et son équipe), en revanche, quelle intuition avons-nous du nombre 289 675 ? En conséquence, on éliminera de la logique toute référence à des contenus mentaux, éminemment subjectifs, pour s'en tenir uniquement à des éléments objectifs. La dimension peircienne de l'interprétant est donc court-circuitée, mais comme nous le verrons plus loin, un troisième terme devra néanmoins surgir puisqu'il arrive que certains signes (certaines expressions linguistiques) soient utilisés non pas pour désigner une réalité extérieure mais pour désigner d'autres signes (qui sont alors utilisés "en mention").

## 1.2 La conception dénotationnelle du sens

Les lois usuelles de la logique (et notamment les règles d'inférence usuelles comme le *modus ponens*, le *modus tollens* ou bien les règles permettant de transformer des expressions comme les lois de De Morgan, la distributivité de *et* (resp. *ou*) par rapport à *ou* (resp. *et*) etc.) sont facilement démontrables au moyen de la méthode des tables de vérité. Dans cette perspective, une proposition est une entité susceptible d'être vraie ou fausse. Les éléments de la proposition (noms propres par exemple) contribuent alors à la valeur de vérité par le biais de ce qu'ils dénotent. Par exemple (cf. cours de sémantique), la phrase "Pierre écoute la radio" dénotera une proposition vraie si et seulement si "Pierre" dénote un individu *i* dans l'univers tel que le prédicat "écouter la radio" donne à cet individu la valeur "vraie" (ou "1"). Les propriétés (comme "écouter la radio") seront dites alors dénoter des ensembles, les verbes transitifs (comme "écouter") dénotant des relations binaires et ainsi de suite.

Comprendre le sens d'une phrase, c'est ainsi connaître les conditions dans lesquelles elle dénote le vrai, autrement dit ses conditions de vérité. Cette conception peut être qualifiée de *théorie naïve de la signification*. Elle admet en particulier que toute expression dans une phrase peut être remplacée par une expression de même dénotation, sans changer la dénotation de la phrase. Il est vrai en effet que si nous considérons la phrase :

*Marylin Monroe était l'actrice favorite de J. F. Kennedy*

elle a la même valeur de vérité, dans toute situation envisageable, que :

*Norma Jean était l'actrice favorite de J. F. Kennedy*

étant entendu que le vrai nom de Marilyn Monroe était Norma Jean : nous ne prenons en compte, dans cette conception dénotative, que l'individu qui se cache derrière ces deux noms.

Pourtant, dans certains autres contextes, ceci ne sera pas vrai. Supposons maintenant que nous ayons les deux phrases :

*Pierre sait que Marilyn Monroe était l'actrice favorite de J. F. Kennedy*

et

*Pierre sait que Norma Jean était l'actrice favorite de J. F. Kennedy*

la substitution de NJ à MM dans la première phrase ne conduit pas forcément à une phrase vraie, même si cette première phrase est vraie, ceci tout simplement parce que Pierre peut très bien ne pas savoir que Norma Jean et Marilyn sont une seule et même personne. Autrement dit, il existe des contextes dits "opaques" où la substitution d'un terme par un autre ayant la même dénotation ne conduit pas à la conservation de la valeur de vérité. G. Frege était bien conscient de cela.

### 1.3 Sens, pensée, dénotation

Un des articles les plus célèbres de G. Frege est *Über Sinn und Bedeutung*, que l'on a traduit en français par *Sens et Dénotation*. Dans cet article, Frege part de l'analyse de la notion d'égalité, qui paraît aller de soi et qui pourtant est énigmatique. Soit en effet une égalité telle que  $a = b$ . Comment l'interpréter ? Pour la théorie naïve de la signification, on n'a que deux choix possibles :

- ou bien c'est une relation entre les *dénotations*
- ou bien c'est une relation entre les *symboles*

Si c'est une relation entre les dénotations, c'est une relation entre des objets du monde, elle dit que deux objets du monde, désignés par deux symboles différents, sont en réalité identiques, mais y a-t-il souvent deux objets du monde qui tout en étant distincts, ... soient identiques ? non. Un objet est seulement identique à lui-même, ce qui fait que dans ce cas,  $a = b$  serait comme  $a = a$ , ce qui est une vérité *analytique*, donc sans intérêt. Frege utilisera aussi l'exemple de deux expressions désignant en réalité le même objet, par exemple la planète Vénus, désignée aussi bien par *Hesperus* que par *Phosphorus*. Cette première conception se ramènerait à dire que lorsque nous écrivons  $Hesperus = Phosphorus$ , nous disons simplement que Vénus = Vénus.

Si c'est une relation entre symboles, on se trouve confronté à un problème semblable, écrire  $a = b$ , cette fois, signifierait que les symboles  $a$  et  $b$  dénotent la même réalité, par exemple, dans le cas d'*Hesperus* et *Phosphorus*, qu'ils désignent le même astre. Or le lien

d'un symbole (ou d'un nom) avec ce qu'il est censé désigner est arbitraire. On peut décider d'autres appellations et donc donner ainsi une multitude (une infinité même) d'égalités potentielles, or, dit Frege, quand on dit par exemple que *l'étoile du soir = l'étoile du matin* (une manière de traduire les expressions Hespérus et Phosphorus), on ne fait pas que signaler deux modes arbitraires de désignation d'un même objet, on apporte un réel élément de connaissance supplémentaire. Pendant des siècles, on a vu l'étoile du matin disparaître en dernier du firmament et l'étoile du soir apparaître en premier, sans se douter qu'elles fussent en réalité le même corps céleste ! Introduire cette identité a donc été une nouvelle connaissance, ce dont la théorie qui fait de l'égalité une relation entre symboles ne rend pas compte.

Force donc est d'introduire une notion intermédiaire entre le *symbole* et la *dénotation*. Autre exemple donné par Frege, quand nous considérons dans un triangle dont on nomme les côtés *a*, *b*, et *c*, le point de rencontre entre ses médianes, il se trouve que le point d'intersection entre la médiane relative au côté *a* et celle relative au côté *b* est égal au point d'intersection entre la médiane relative à *b* et celle qui est relative à *c*. Cette égalité n'est pas triviale : elle nous apporte une réelle connaissance (c'est quelque chose que l'on démontre en géométrie). En appelant P le point de rencontre en question, cette égalité ne se ramène ni à l'égalité triviale "P = P", ni à une égalité d'expressions arbitrairement choisies. Le point P est désigné par deux expressions différentes qui recèlent en elles-mêmes des modes opératoires distincts pour trouver P. Un tel mode est ce que Frege appelle le *sens* de l'expression (ou *Sinn*, en allemand). Ainsi un même objet (une même dénotation) peut être désigné par des expressions ayant des sens différents. Cette notion est délicate à définir, Frege dira simplement (ce qui est peu) que le sens est le *mode de donation* de l'objet. Par exemple  $2 + 4$  et  $5 + 1$  sont deux modes de donation différents du même nombre : 6.

Maintenant, il ne faudrait pas croire que le sens soit simplement une "représentation mentale". Pour Frege, les *représentations* sont *subjectives* et si nous disions que les mots renvoient à elles, nous n'arriverions jamais à nous comprendre ! Ma représentation d'un arbre en fleurs n'est certainement pas la même que celle de mon voisin, je peux le voir tel cet arbre fruitier peint par van Gogh et lui comme un marronnier en fleurs, nous n'aurons alors par exemple pas la même idée de la couleur des fleurs, de leur forme etc. et pourtant nous nous entendrons quand nous parlerons d'un arbre en fleurs, tout simplement parce que nous reconnaissons que cette expression possède un sens. Pour Frege, nous avons donc trois choses nettement distinguables :

- dénotation
- sens
- représentation

Il utilise alors une métaphore pour nous faire comprendre le mécanisme de la signification.

*On peut observer la lune au travers d'un télescope. Je compare la lune elle-*

*même à la dénotation ; c'est l'objet de l'observation dont dépendent l'image réelle produite dans la lunette par l'objectif et l'image rétinienne de l'observateur. Je compare la première image au sens, et la seconde à la représentation ou intuition. L'image dans la lunette est partielle sans doute, elle dépend du point de vue de l'observation, mais elle est objective dans la mesure où elle est offerte à plusieurs observateurs. On pourrait à la rigueur faire un montage pour qu'ils en jouissent simultanément. Chaque observateur aurait une image rétinienne propre. Il serait déjà difficile d'obtenir une congruence géométrique entre ces images rétiniennes, étant donné la différence de structure des yeux, mais il est exclu qu'on puisse obtenir une véritable coïncidence.*

Cela bien sûr, comme nous le voyons, n'exclut pas la dénotation, mais désormais la théorie de la signification s'échappe de sa conception naïve.

En ce qui concerne la dénotation, on peut admettre facilement que celle d'un nom propre soit l'objet (l'individu) que nous désignons par ce nom, comme le dit Frege, mais on peut évidemment se demander ce que peut être la dénotation d'autres parties du discours. D'après le schéma frégeén, les dénotations sont stables (puisqu'elles existent dans le monde extérieur au langage). On veut dire par là qu'elles sont indépendantes des expressions utilisées. Donc, théoriquement, le fait de remplacer une expression A par une expression B ayant la même dénotation ne doit pas modifier la dénotation de l'expression globale dans laquelle A se situe. On dira que les dénotations sont régies par le *principe d'extensionnalité*. En vertu de ce principe, si une proposition quelconque a une dénotation, alors il faudra qu'en changeant à l'intérieur de cette proposition certains noms par des noms ayant même dénotation, la dénotation de la proposition soit conservée. On se demande donc quel attribut attaché à une proposition pourrait jouir d'une telle propriété. On pense à la "pensée" que la proposition pourrait exprimer. Mais supposons que la dénotation de la proposition soit la pensée qu'elle exprime, alors si on passe de *l'étoile du matin est un corps illuminé par le soleil* à *l'étoile du soir est un corps illuminé par le soleil*, on sent bien que quelque chose a changé dans la pensée exprimée, donc dira Frege, la dénotation de la proposition n'est pas la pensée. En revanche, il est quelque chose qui n'est pas altéré quand on passe de l'une à l'autre, c'est *la valeur de vérité*.

Néanmoins, on ne peut pas là encore dire que la proposition ne possède qu'une dénotation car après tout, on peut énoncer des propositions contenant des termes sans dénotation, alors en ce cas, on se demanderait bien comment la proposition ferait pour avoir une dénotation ! Cela arrive notamment avec les propositions qui portent sur des termes de fiction : *Sherlock Holmes a traversé la Manche* par exemple. De telles propositions ne sont pas pour autant invalidées : si elles n'ont pas de dénotation, elles ont pourtant un *sens* qui, lui, réside alors bel et bien dans la pensée qu'elles expriment. Il importe ici de noter que pour Frege, la *pensée* exprimée par une proposition n'est pas la représentation mentale

(subjective) que nous associons plus ou moins spontanément à cette proposition : Frege a éliminé une fois pour toutes ce genre de "psychologisme". Quand il parle de *pensées*, il fait allusion à *un trésor commun de pensées que l'humanité transfère d'une génération à l'autre*. C'est là qu'on a souvent situé un certain *platonisme* chez Frege.

Par ailleurs, la pensée ne serait pas non plus suffisante car lorsque nous analysons un texte, nous sommes non seulement intéressés par l'expression de pensées, mais nous le sommes aussi par le fait de savoir (par exemple à des fins scientifiques) si les expressions mentionnées dans le texte ont bien une dénotation, et en particulier par le fait de savoir si, en plus d'exprimer quelque chose, les propositions que nous analysons sont vraies ou fausses. Ici, Frege reprend certaines des critiques faites au langage entre autres par les nominalistes : beaucoup de nos expressions "ne signifient rien", au sens où elles n'ont aucune dénotation véritable, ou à tout le moins aucune dénotation sur laquelle la plupart des locuteurs soient prêts à s'entendre (il cite comme exemple *la volonté du peuple*). Cette question a déjà été abordée plus haut. Elle souligne les limites de la conception *vériconditionnelle* (la conception selon laquelle la question du sens peut se ramener à celle des valeurs de vérité des énoncés).

#### 1.4 Le cas des subordonnées

Si nous arrivons maintenant à ce qu'implique le fait que les propositions aient (dans le meilleur des cas !) une dénotation, alors il devient intéressant de se demander ce qui se passe lorsque nous substituons une proposition à une autre dans une phrase. Nous avons vu qu'en principe, lorsque nous substituons un nom par un nom ayant même dénotation, la valeur de vérité est conservée. Qu'en est-il pour des propositions ? Considérons par exemple le cas du style indirect. Par exemple, si nous disons :

*Copernic croit que les orbites des planètes sont circulaires*

la valeur de vérité de la proposition totale n'est pas affectée par la valeur de vérité de la subordonnée : que les orbites soient circulaires ou non, peu importe, Copernic le croyait, et c'est tout ce qui compte. Dans un tel cas, il semble donc que la dénotation de la subordonnée *ne soit pas* la valeur de vérité, puisque la dénotation de la phrase ne dépend pas d'elle, mais dépend d'autre chose. Par exemple, cette dénotation (donc sa valeur de vérité) pourrait changer si on mettait à la place de la subordonnée une autre subordonnée, comme dans

*Copernic croit que les planètes sont au nombre de six*

Là encore, peu importe la valeur de vérité de ces propositions subordonnées. Si Copernic croit l'une mais pas l'autre, ce n'est pas en vertu de leur valeur de vérité mais en vertu de ce que ce sont des *pensées* différentes. Nous sommes donc conduits à considérer que dans ces exemples, la dénotation des subordonnées est non pas une valeur de vérité mais une

pensée. Bien sûr, en dernier ressort, une proposition comme *les orbites sont circulaires* possède une dénotation directe, elle est vraie ou fausse, mais ce n'est pas cette dénotation qui est visée dans la proposition totale.

On dira simplement ici que c'est la dénotation *indirecte* de la subordonnée qui est sa valeur de vérité, sa dénotation *directe* étant la pensée exprimée.

La notion de sens nous permet donc de prendre en compte le style rapporté (qu'il soit direct ou indirect). Dans le style direct, les expressions sont mises entre guillemets. La dénotation d'une expression avec guillemets (cf. *il m'a dit : "viens tout de suite !"*) n'est pas un objet du monde extérieur, c'est tout simplement la suite de mots qui figure entre les guillemets. Si nous prenons le style indirect, les choses sont un peu différentes car un texte de ce style ne renferme pas les mots eux-mêmes utilisés par celui dont on rapporte les propos, néanmoins on rapporte *le sens* de ces propos. La dénotation des mots qui figurent dans une enchâssée du style indirect réside donc dans le sens de ces mots. Autrement dit, leur lien avec le monde des dénotations est indirect : il passe par les sens. Les expressions dénotent les sens des mots et ces derniers dénotent les dénotations ordinaires.

Un cas particulièrement intéressant pour la suite de l'histoire est celui des subordonnées incluses dans des expressions comme *celui qui*, ainsi de :

*Celui qui découvrit la forme elliptique des orbites planétaires mourut dans la misère*

Si la subordonnée avait pour sens une pensée, elle devrait pouvoir s'exprimer en une proposition indépendante, comme dans *quelqu'un a découvert la forme elliptique des orbites planétaires et il est mort dans la misère*, or cette dernière combinaison de propositions n'a pas le même contenu que la proposition en "celui qui". "Celui qui" a un fonctionnement particulier qui établit un lien avec la proposition qui suit dans la même proposition. Alors, on en vient à penser naturellement que, cette fois, "celui qui découvrit la forme elliptique des orbites" n'a pour dénotation ni une pensée, ni une valeur de vérité, mais un individu particulier, en l'occurrence *Kepler*. Cette expression fonctionnerait donc comme un nom propre. Seulement un nom propre *dénote*. Est-ce qu'une expression telle que "celui qui découvrit la forme elliptique des planètes" dénote nécessairement un individu du monde réel ? Après tout, il se pourrait que personne en réalité n'ait fait une telle découverte, ou bien que plusieurs personnes l'aient faite simultanément. De même que la pensée que le nom "Kepler" dénote bien un individu n'est pas contenue dans la proposition *Kepler mourut dans la misère*. (car, dit Frege, si cela était, la négation de cette phrase ne serait pas :

*Kepler ne mourut pas dans la misère*

mais

*Kepler ne mourut pas dans la misère ou le nom "Kepler" ne désigne rien*), la subordonnée *qui découvrit la forme elliptique des orbites planétaires* ne dénote pas, dans la proposition citée plus haut, directement un individu car si c'était le cas, la négation de

cette dernière serait :

*celui qui découvre la forme elliptique des orbites planétaires mourut dans la misère ou bien personne n'a découvert la forme elliptique des orbites planétaires*

L'illusion, dit Frege, tient à une imperfection du langage : on peut souvent rencontrer des combinaisons de signes qui semblent dénoter quelque chose alors qu'elles ne dénotent rien (cf. en mathématiques, l'expression "le résultat de la division de 5 par 0").

Ainsi certaines expressions, comme les subordonnées qui apparaissent à la suite de "celui qui" (mais aussi plus généralement les descriptions définies, comme "l'homme qui a découvert la forme elliptique des orbites planétaires") expriment des pensées sans nécessairement avoir de dénotation. Ces pensées ont ceci de particulier que le fait qu'elles aient une dénotation n'est pas inclus dans la pensée totale, mais apparaît comme *condition nécessaire* pour que cette dernière ait une dénotation (soit vraie ou fausse). On reconnaît ici la notion de *présupposition* au sens *logique* du terme (et non au sens *pragmatique*) :

*P* présuppose *Q*

si et seulement si

la vérité de *Q* est condition nécessaire pour que *P* ait une valeur de vérité.

Cette théorie logique ouvre une brèche dans l'édifice logique standard qui posait que toute proposition était soit *vraie* soit *fausse* car quand le présupposé d'une assertion n'est pas vérifié, l'assertion n'a tout simplement *pas* de valeur de vérité. C'est ce que contestera plus tard Russell dans sa théorie des descriptions définies.

## 2 Le point de vue de Quine sur les significations

### 2.1 Sur ce qui existe

#### La barbe de Platon

Qu'est-ce qui existe ? Voilà bien une question qui nous interpelle et qui ne nous semble pas prête d'être vraiment résolue ! Est-ce que *Tintin*, *Garfield*, *Julien Sorel* existent ? Est-ce qu'ils existent au même titre, mieux ou moins bien que *Sarkozy*, *Poutine* ou le présent pape ? Plus compliqué encore : dans quel sens *la France*, *la ville de Paris*, *l'embouchure du Mississippi* existent-elles ? Ces questions portent sur l'ontologie, mais elles ont à voir avec le langage car du fait que ces entités existent ou n'existent pas nous serons amenés à faire des analyses différentes des énoncés qui contiennent ces noms et expressions, surtout si nous adoptons un point de vue dénotatif pour lequel la signification est d'abord la référence.

Certains philosophes, dont Platon, ont prétendu qu'à partir du moment où on pouvait dire *Pégase n'est pas*, alors cela entraînait que... Pégase existait, car si Pégase n'était pas, il n'y

aurait rien dont nous fussions en train de parler lorsque nous utilisons ce mot. Platon avait traduit cela en affirmant que nécessairement le non-être doit (quand même !) être d'une certaine façon car sinon nous serions incapables de dissenter sur le néant. Cette doctrine<sup>1</sup> est évidemment troublante puisque il suffirait de nommer pour faire être !

### **Eliminer du langage les illusions qu'il suscite**

Contre ceux qui supposent facilement qu'à partir du moment où nous avons nommé une chose, elle existe, puisqu'elle existe dans notre esprit, Quine fait remarquer que nous ne confondons jamais (sauf hallucination...) une chose comme *le Parthénon* ou *la Tour Eiffel*, qui existe vraiment, à la fois comme objet visible et comme objet de notre pensée, et *Pégase* qui n'existe QUE dans notre pensée, à titre d'entité imaginaire. Il faut donc bien établir une distinction entre les deux. On ne peut pas s'en remettre à la simple affirmation que les deux sortes d'objets "existent". D'autres philosophes ont prétendu que la différence résidait en ce que des entités comme Pégase étaient des *possibles inactualisés*. Le problème est alors... qu'il se met à y avoir une surenchère d'existence ! Les possibles inactualisés sont en nombre infini. Au travers de ma porte d'entrée *peuvent* passer toute une foule de gens, un corpulent, un maigre, un petit, un chauve, un chevelu etc. Dois-je accorder l'existence à tout ce monde ? Comment dois-je faire pour, étant donné deux de ces possibles, déterminer si c'est en réalité le même ou non. Le chevelu est peut-être le chauve qui a mis une perruque, mais comme ni l'un ni l'autre ne sont actualisés, je n'ai aucun moyen de le savoir ! je ne peux pas tirer les cheveux d'un personnage imaginaire pour savoir s'ils sont bien attachés à son crâne !

Pour tenter de répondre à ces questions, Quine fait appel à la théorie des descriptions définies de Bertrand Russell (philosophe et logicien anglais, 1872 - 1970). Celui-ci a démontré clairement, dit-il, "comment nous pouvons utiliser, de façon non dépourvue de signification, des noms apparents, sans pour autant supposer qu'il y ait des entités prétendument nommés". Il prend le cas d'expressions nominales comportant un article défini comme *l'actuel roi de France*, *l'auteur de 'Waverley'*, ou *la coupole ronde carrée de Berkeley College*, nous pourrions ajouter *le lauréat du Prix Goncourt 2008* ou bien *la femme qui a été élue présidente*. Il est possible de former des phrases avec ces expressions sans pour autant être commis à accepter l'existence des entités ainsi dénommées. La solution est simple, il suffit d'utiliser des phrases avec des quantificateurs (du genre *quelque chose*, *quelqu'un*). Par exemple, au lieu de "le lauréat du Prix Goncourt est d'origine afghane" : "quelqu'un est tel qu'il qu'il a obtenu le Prix Goncourt 2008 et est d'origine afghane et il est le seul dans ce cas", au lieu de "la femme qui a été élue présidente n'a pas réformé l'université" : "quelqu'un est une femme, a été élue présidente et n'a pas réformé l'univer-

---

<sup>1</sup>Quine l'a baptisée ironiquement *la barbe de Platon* parce qu'elle s'oppose radicalement au *rasoir* d'Ockham !

sité et est seul dans ce cas". On peut simplement dire que la première phrase est vraie et la seconde est fausse, sans plus. On n'aura pas eu besoin de postuler l'existence d'entités dénotées par les descriptions définies.

Evidemment, cela ne semble pas résoudre le cas de *Pégase* ou de *Tintin*. Audacieusement, Quine propose d'étendre la solution au cas des noms propres en supposant que l'on pourrait très bien imaginer des prédicats comme "être-Pégase" ou, pourquoi pas, *pégaser*, ou bien *titiniser*. Au lieu de dire : "Pégase n'existe pas", on pourrait dire à la place "rien ne pégase".

Certes, il y a toujours des malins qui objectent que, même dans le cas de prédicats, on engendre une existence, dire que quelque chose est blanc ne revient-il pas à dire que cette chose possède *la blancheur* ? Là, c'est vraiment aller trop loin, suggère Quine, reprenant la théorie d'Aristote pour laquelle les prédicats sont des accidents (ne sont pas dans la substance). On peut comprendre une phrase comme *la neige est blanche* sans pour autant être contraint d'admettre l'existence de la blancheur, sans *hypostasier* la blancheur.

## 2.2 Sur les significations

Un piège apparaît avec la notion même de *signification*. Dire qu'une phrase signifie quelque chose, c'est dire qu'elle possède une signification. Du moins le croyons-nous, car en réalité, comme dans le cas de la blancheur, rien ne nous oblige à hypostasier la signification. On peut en rester à l'expression *signifier quelque chose*. On peut dire qu'une expression donnée signifie telle et telle chose (en général en utilisant des paraphrases et des synonymies) sans faire de sa signification un objet. Bref, pour Quine, les significations n'existent tout simplement pas ! Comme on le voit, le philosophe américain nous donne une illustration parfaite de l'attitude nominaliste en philosophie du langage.

Pourtant.... nous sommes tentés de dire que les entités fictives existent quand même, dans un certain sens, même si ce n'est pas de la même façon que les entités réelles car nous souhaitons donner du sens à des phrases de roman. Quel intérêt y aurait-il à lire des romans si tout y était faux ? Lire *Julien Sorel a pris la main de Madame de Rénal* nous semble être d'une autre nature que lire que *Nicolas Sarkozy a décidé d'aider les plus pauvres*, certes mais nous sommes plus disposés à croire la première que la seconde, une fois que nous avons accepté les conventions qui régissent la fiction littéraire.

Il faudrait donc une théorie permettant de faire de telles distinctions. Peut-être la théorie des mondes possibles fournit-elle un cadre pour étudier ces phénomènes.

## Références

[collectif 79] collectif, *La conversation*, revue *Communications* n<sup>o</sup> 30, ed. du Seuil, 1979.

- [collectif 80] collectif, *Les actes de discours*, revue *Communications* n° 32, ed. du Seuil, 1980.
- [Ambroise 09] Bruno Ambroise, *Qu'est-ce qu'un acte de parole ?*, ed. Vrin, 2009.
- [Aristote trad.08] Aristote : *Catégories* suivi de *De l'interprétation*, trad. J. Tricot, ed. Vrin, 2008.
- [Aristote trad. 03] Aristote : *Les réfutations sophistiques*, trad. J. Tricot, ed. Vrin, 2003.
- [F. Armangaud 85] Françoise Armengaud : *La pragmatique*, Que sais-je n° 2230, PUF, 2008.
- [S. Auroux 96] Sylvain Auroux (avec la collaboration de J. Deschamps et D. Kou-loughli) : *La philosophie du langage*, PUF, 1996.
- [S. Auroux 08] Sylvain Auroux : *La philosophie du langage*, Que sais-je n° 1765, PUF, 2008.
- [J. L. Austin 70] John L. Austin : *Quand dire c'est faire*, trad. G. Lane, Ed. du Seuil, 1970.
- [N. Baillargeon 05] Normand Baillargeon : *Petit cours d'autodéfense intellectuelle*, Lux éditeur, 2005.
- [Benveniste 66] Emile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale, 1 & 2*, Ed. Gallimard, collection TEL, 1966 (en particulier la partie II du vol. I, sur *la communication*).
- [N. Chomsky 05] Noam Chomsky : *Nouveaux horizons dans l'étude du langage et de l'esprit*, trad. R. Crevier et A. Kihm, ed. Stock, 2005.
- [C. Cuxac 2000] Christian Cuxac, *La Langue des signes française. Les voies de l'Iconicité*, Ophrys, Faits de Langue n° 15-16, Paris, 2000,
- [Dennett 93] Daniel Dennett, *La conscience expliquée*, trad. P. Engel, Ed. Odile Jacob, 1993.
- [J-L. Dessalles 00] Jean-Louis Dessalles : *Aux origines du langage*, ed. Hermes, 2000.
- [O. Ducrot 72] Oswald Ducrot, *Dire et ne pas dire*, ed. Hermann, Paris, 1972,
- [Ducrot 85] Oswald Ducrot, *Le dire et le dit*, ed. de Minuit, 1985.
- [U. Eco 88] Umberto Eco, *Sémiotique et Philosophie du langage*, trad. M. Bouzaher, Presses Universitaires de France, 1988.
- [P. Engel 94] Pascal Engel : *Introduction à la philosophie de l'esprit*, ed. La Découverte, Paris, 1994,
- [P-S Filliozat 92] Pierre-Sylvain Filliozat : *Le sanskrit*, Que sais-je n° 1416, PUF, 2008.
- [G. Frege trad. 71] Gottlob Frege : *Ecrits logiques et philosophiques*, trad. C. Imbert, Ed. du Seuil, 1971.

- [N. Goodman 84] Nelson Goodman, *Faits, Fictions et Prédications*, trad. R. Houde et R. Larose, Editions de Minuit, 1984.
- [Grice 79] H. Paul Grice, *Logique et conversation*, in [collectif 79].
- [Hamblin 70] C. L. Hamblin : *Fallacies*, Vale Press, 1970.
- [Kripke 82] S. Kripke : *La logique des noms propres*, trad. F. Récanati et P. Jacob, ed. de Minuit, Paris, 1982,
- [P. Ludwig 97] Pascal Ludwig : *Le langage* (recueil de textes fondamentaux), coll. corpus, ed. GF Flammarion, 1997.
- [D. Marconi 97] Diego Marconi : *La philosophie du langage au XX<sup>e</sup> me siècle*, coll. tiré à part, éditions de l'éclat, 1997.
- [H. Marcuse 68] Herbert Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, trad. M. Wittig, Editions de Minuit, 1968.
- [C. Metz 68] Christian Metz : *Essai sur la signification au cinéma*, ed. Klincksieck, 1968.
- [Moati 09] Raoul Moati, *Derrida/Searle, Déconstruction et langage ordinaire*, coll. Philosophies, Presses Universitaires de France, 2009.
- [Moeschler & Reboul 94] Jacques Moeschler & Anne Reboul, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, ed. du Seuil, 1994.
- [B. Peeters 98] Benoit Peeters : *Lire la bande dessinée*, coll. Champs, Flammarion, 1998.
- [S. Pinker 94] Steven Pinker : *L'instinct de langage*, trad. J-F. Dortier, ed. Odile Jacob, 1994.
- [Platon trad. 67] Platon : *Cratyle*, trad. E. Chambry, GF Flammarion, 1967.
- [Quine 77] W. V. O. Quine, *Le Mot et la Chose*, trad. J. Dopp et P. Gochet, Flammarion, 1977.
- [Quine 03] W. V. O. Quine, *Du point de vue logique*, trad. ss la dir. de S. Laugier, ed. Vrin, 2003.
- [Récanati 79] François Récanati, *La transparence et l'énonciation*, ed. du Seuil, 1979.
- [F. Recanati 08] François Récanati : *Philosophie du langage (et de l'esprit)*, coll. Folio Essais, n° 509, Gallimard, 2008.
- [Saussure1916] Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, édition Payot, 1975.
- [Schopenhauer] A. Schopenhauer : *L'art d'avoir toujours raison*, trad. H. Plard, 1990, Editions Circé.
- [Searle 72] John Searle, *Les actes de langage*, trad. franç. H. Pauchard, ed. Hermann, 1972.

[Searle 82] John Searle, *Sens et expression*, trad. franç. J. Proust, ed.de Minuit, 1982.

[Strawson 77] P. F. Strawson, *Etudes de logique et de linguistique*, trad. franç. J. Milner, ed. du Seuil, 1977.